

LE SOULIER DE SATIN

SCÈNE I

La « liberté » de Prouhèze

Conduite dans une auberge de la côte, sur l'ordre de son mari DON PELAGE, par son gardien Don Balthazar, PROUHEZE, au moment où va s'achever la « Première journée » du drame, tente d'échapper à cette surveillance pour rejoindre DON RODRIGUE qui, de son côté, se dispose à la délivrer après avoir reçu d'elle un message secret. L'auberge est entourée d'un « ravin profond, plein de ronces, de lianes et d'arbustes entremêlés ». Sur le bord se tient L'ANGE GARDIEN de PROUHEZE qui surveille sa tentative d'évasion.

L'ANGE GARDIEN : Enfin ! elle est tout de même venue à bout de ces ronces et de ces épines charitables qui voulaient la retenir. La voici qui apparaît sur le rebord du fossé. *(Elle est en vêtements d'homme, tout déchirés...)*

Oui, tu es belle, ma pauvre enfant, avec ces cheveux défaits, dans ce costume indécent, Ces joues couvertes de terre et de sang, et ce regard dans tes yeux qui me fait mal de résolution et de folie !

Ah ! tu me fais honneur et j'ai plaisir à montrer ainsi ma pauvre petite sœur. Si seulement il n'y avait personne pour nous voir

PROUHÈZE, *regardant autour d'elle comme éperdue* : Je suis seule !

L'ANGE GARDIEN : Elle dit qu'elle est seule !

PROUHEZE : Je suis libre !

L'ANGE GARDIEN : Hélas !

PROUHEZE : Rien ne m'a retenue.

L'ANGE GARDIEN : Nous ne voulions d'autre prison pour toi que l'honneur.

PROUHEZE : Il fallait mieux me garder. J'ai été loyale. J'ai donné avertissement à Don Balthazar.

L'ANGE GARDIEN : Il va payer ta fuite de sa vie.

PROUHEZE : Rodrigue va mourir¹ !

L'ANGE GARDIEN : Il est encore temps de perdre son âme.

PROUHEZE : Rodrigue va mourir !

L'ANGE GARDIEN : Il vit.

PROUHEZE : Il vit ! quelqu'un me dit qu'il vit encore ! Il est encore temps que je l'empêche de mourir avec mon visage !

L'ANGE GARDIEN : Ce n'est point l'amour de Prouhèze qui l'empêchera de mourir.

PROUHÈZE : Du moins je puis mourir avec lui.

L'ANGE GARDIEN : Écoutez avec quelle horrible facilité elle parle de déposer cette âme qui ne lui appartient pas et qu'il a coûté tant de peine à faire et à racheter.

PROUHEZE : Il n'y a que Rodrigue au monde.

L'ANGE GARDIEN : Essaye donc de le rejoindre. *(Elle tombe sur le sol, défaillante)*

PROUHÈZE, *baletante* : Ah ! l'effort a été trop grand ! Je meurs ! Ah ! j'ai cru que je ne réussirais jamais à sortir de cet horrible fossé !

L'ANGE GARDIEN *(il lui pose le pied sur le cœur)* : Il me serait facile de te maintenir ici si je le voulais [...]

PROUHÈZE, *à voix basse* : Debout Prouhèze ! *(Elle se lève en chancelant)*

L'ANGE GARDIEN : Je regarde Dieu.

PROUHEZE : Rodrigue !

¹ Prouhèze vient d'apprendre que Rodrigue a été grièvement blessé en combattant des brigands.

L'ANGE GARDIEN : Hélas! j'entends une autre voix dans le feu qui dit:

Prouhèze !

PROUHEZE : Ah ! que le chemin est long jusqu'au buisson là-bas !

L'ANGE GARDIEN : Il était plus long encore jusqu'au Calvaire !

PROUHEZE : Rodrigue, je suis à toi !

L'ANGE GARDIEN : Tu es à lui ? c'est toi qui le rempliras avec ton corps d'excommuniée ?

PROUHEZE : Je sais que je suis un trésor pour lui.

L'ANGE GARDIEN : On ne lui ôtera pas cette idée de sa petite tête stupide.

PROUHEZE, *faisant un pas* : En marche !

L'ANGE GARDIEN, *faisant un pas de son côté* : En marche !

PROUHEZE, *faisant quelques pas en chancelant* : Rodrigue, je suis à toi ! Tu vois que j'ai rompu ce lien si dur !

Rodrigue, je suis à toi ! Rodrigue, je vais à toi !

L'ANGE GARDIEN : Et moi, je t'accompagne.

(Ils sortent)

SCÈNE V

Cette scène se déroule entre DONA PROUHEZE et DON BALTHAZAR dans le jardin, la veille du départ de DONA PROUHEZE au long voyage où l'avait envoyé son mari, DON PELAGE. DON BALTHAZAR sait déjà que DONA PROUHEZE est amoureuse de DON RODRIGUE.

...

DON BALTHAZAR : Il y aura un autre gardien qui m'aidera et auquel vous n'échapperez si aisément.

DONA PROUHEZE : Lequel, seigneur?

DON BALTHAZAR : L'Ange que Dieu a placé près de vous , dès ce jour que vous étiez un petit enfant innocent.

DONA PROUHEZE : Un ange contre les démons! Et pour me défendre contre les hommes il me faut une tour comme mon ami Don Balthazar...

...

DON BALTHAZAR : Vous êtes restée Française.

DONA PROUHEZE : Comme vous êtes resté Flamand; N'est-ce pas joli, mon petit accent de Franche-Comté?

DON BALTHAZAR : Comment votre mari a-t-il pu vous épouser, lui vieux déjà, et vous si jeune?

DONA PROUHEZE : Je m'arrangeais sans doute avec les parties de sa nature les plus sévèrement maintenues, les plus secrètement choyées. J'aimais Don Pélage aussitôt qu'on me l'avait présenté, par-dessus toute chose et pour tous les jours de ma vie, comme cela est légal et obligatoire entre mari et femme.

DON BALTHAZAR : Lui, du moins, vous ne pouvez pas douter qu'il ne remplisse pas envers vous sa part.

DONA PROUHEZE : S'il m'aime, je n'étais pas sourde pour que je l'entende me le dire. Oui, si bas qu'il me l'aurait avoué, un seul mot, j'avais l'oreille assez fine pour le comprendre. Je n'étais pas sourde pour entendre ce mot auquel mon coeur était attentif. Hélas, je sais

que je ne lui sers de rien, ce que je fais jamais je ne suis sûre qu'il l'approuve, je n'ai même pas été capable de lui donner un fils...

...

Ou peut-être il est si fier que pour que je l'aime il dédaigne de faire appel à autre chose que la vérité. Je le vois si peu souvent ! et je suis si intimidée avec lui ! et cependant longtemps je n'imaginai pas que je pouvais être qu'à son ombre.

Et vous voyez que c'est lui-même aujourd'hui qui me congédie et non pas moi qui ai voulu le quitter.

Presque tout le jour, il me laisse seule, et c'est bien lui, cette maison déserte et sombre ici, si pauvre, si fière, avec ce tuant soleil au dehors et cette odeur délicieuse qui la remplit !

Oui, on dirait que c'est sa mère qui l'a laissée ainsi dans un ordre sévère et qui vient de partir à l'instant, Une grande dame infiniment noble et qu'on oserait à peine regarder.

DON BALTHAZAR : Sa mère est morte en lui donnant la vie.

DONA PROUHEZE : *montrant la statue au-dessus de la porte* : Peut-être est-ce de celle-ci que je parle.

Don Balthazar ôte gravement son chapeau. Tous deux regardent la statue de la Vierge en silence. Dona Prouhèze, comme saisie d'une inspiration :

Don Balthazar, voudriez-vous me rendre le service de tenir cette mule ?

Don Balthazar tient la tête de la mule de Dona Prouhèze. Elle monte debout sur la selle et se déchaussant elle met son soulier de satin entre les mains de la Vierge :

DONA PROUHEZE : Vierge, patronne et mère de cette maison, Répondante et protectrice de cet homme dont le coeur vous est pénétrable plus qu'à moi et compagne de sa longue solitude,

Alors si ce n'est pas pour moi, que ce soit à cause de lui , Puisque ce lien entre lui et moi n'a pas été mon fait , mais votre volonté intervenante :

Empêchez que je sois à cette maison dont vous gardez la porte, auguste tourière, une cause de corruption !

Que je manque à ce nom que vous M'avez donné à porter, et que je cesse d'être honorable aux yeux de ceux qui m'aiment.

Je ne puis dire que je comprends cet homme que vous m'avez choisi, mais vous, je comprends, qui êtes sa mère comme la mienne.

Alors, pendant qu'il est encore temps, tenant mon coeur dans une main et mon soulier dans l'autre, Je me remets à vous, Vierge mère, je vous donne mon soulier ! Vierge mère, gardez dans votre main mon malheureux petit pied !

Je vous préviens que tout à l'heure je ne vous verrai plus et que je vais tout mettre en oeuvre contre vous !

Mais quand j'essayerais de m'élancer vers le mal, que ce soit avec un pied boiteux ! la barrière que vous avez mise,

Quand je voudrai la franchir, que ce soit avec une aile rognée !

J'ai fini ce que je pouvais faire, et vous, gardez mon pauvre petit soulier, gardez-le contre votre coeur, ô grande Maman effrayante !

Le Soulier de Satin, I-12, V (Gallimard, 1924).